

## Jeunes et pourtant au travail

Dans ma mémoire certains travaux que nous, les enfants, devions effectuer, m'ont laissé un goût amer. Etre tiré du lit avant d'aller à l'école pour tasser le foin dans la *fenière*<sup>1</sup> n'était pas très folichon. Avant ou après la classe, avec mes sœurs, nous étions le personnel disponible pour ce genre de travail.

Mon père, sur le char de foin, passait les fourchées par le *bouché*<sup>2</sup>. Là, mon grand-père les poussait sur le plancher de la fenière et mon cousin Jean nous les balançait sur le tas où, enfoncés jusqu'à la taille, en respirant la poussière à pleins poumons, nous devions sans arrêt, *gaucher*<sup>3</sup>, *gaucher* ces montagnes de foin qui nous engloutissaient.

Le soir c'était encore plus pénible. Sous les toitures il faisait une chaleur épouvantable et il n'y avait que très peu d'aération. Bien heureux s'il n'y avait qu'un char à décharger, parfois il y en avait deux. Nous descendions du tas de foin en nage, exténués et pourtant, le matin, après un décrassage et le petit déjeuner avalé, il fallait partir à l'école.

Pour les moissons nous possédions une vieille faucheuse, une *Deering*, qui ne voulait plus couper l'herbe mais qui allait encore bien pour ramasser les céréales. Mon emploi consistait à me tenir devant les bœufs afin de les conduire pour qu'ils ne passent pas dans la récolte pour la piétiner.

A l'arrêt, au bout du champ, pendant que mon père, mon cousin, parfois ma mère, et mon grand-père descendu de la faucheuse attachaient les gerbes, je devais sans relâche chasser les taons, les gros qui sont marron et les petits colorés en gris, et une myriade de mouches qui harcelaient les bœufs sans répit. Pour ça j'étais muni d'un bon rameau de genêt et il fallait sans cesse fouetter ces bestioles. Mais sitôt qu'elles étaient écartées d'une bête elles se reportaient sur l'autre... Parfois les bœufs agacés grattaient la terre avec leurs pieds, ce qui provoquait un nuage de poussière si la terre était sèche et c'était souvent le cas. Tout ça sous un soleil ardent. Le soir, nous rentrions recrus de fatigue, la poussière collée au corps. *Tu gagneras ton pain à la sueur de ton front* et de tout le reste.

Le ramassage des petites pommes de terre, lors de l'arrachage, n'était pas trop astreignant mais les paniers étaient un peu lourds. Le désherbage des collets verts se révélait plus fastidieux, toute notre attention était requise pour n'éliminer que les mauvaises herbes, certaines ressemblant bien aux frêles plantules qu'il fallait conserver.

La garde des troupeaux n'était pas de tout repos, bien que nous ayons de bons chiens qui se chargeaient de faire respecter les limites des prés voisins, en ce temps où les clôtures n'existaient pas. La vigilance était de mise surtout lorsqu'un champ de trèfle se trouvait à proximité. Une vache (ou une brebis) qui mange du trèfle à volonté, c'est la mort assurée. Elle "gonflait"<sup>4</sup> ; j'ai vu crever de cette façon une génisse. C'était ma grand-mère qui gardait les bêtes, j'étais alors encore trop jeune.

En revanche, l'hiver, nous n'avions que les chèvres et les moutons à emmener pâturer dans la vallée du Vizézy et là, pas de bornes à respecter. Les troupeaux ne faisaient qu'un et pouvaient se promener partout. Il suffisait de ne pas le perdre de vue. Nous passions de bons moments, parfois autour d'un feu de genêts, et quand le soleil descendait à l'horizon, les bêtes rassemblées, nous rentrions au village, le troupeau se dispersait, chacun retrouvant sa bergerie habituelle.

---

<sup>1</sup> C'est le mot forézien pour le fenil.

<sup>2</sup> Ouverture à l'étage pour engranger le foin.

<sup>3</sup> Gaucher : tasser.

<sup>4</sup> Météorisation.

Maurice Brunel, "Souvenirs d'un paysan des Carcaniaules d'Essertines", *Village de Forez*, 2002.

Quand j'en ai eu la force mon père m'a emmené scier du bois au passe-partout. Tirer droit n'est pas évident lorsqu'on n'est pas trop costaud.

Il nous semblait que nos parents s'ingéniaient à nous trouver une multitude d'occupations pourtant nécessaires. En ce temps-là, la vie était rude. Toute la famille devait prendre part aux travaux, ce qui permettait de manger à sa faim, une nourriture frugale mais saine.

Parfois cependant, à l'occasion d'une première communion, d'un mariage, de la fête patronale ou de la venue de parents éloignés, on pouvait se permettre de mettre les petits plats dans les grands mais *sitôt le saint passé adieu la fête*, au boulot. Je me souviens de la venue de cousins de notre grand-mère, en 1936 ; l'un de ceux-ci était frère mariste, trésorier au collège Sainte-Anne à New-York. C'était le cousin d'Amérique !...